

Notes du mont Royal

www.notesdumontroyal.com

Cette œuvre est hébergée sur «*Notes du mont Royal*» dans le cadre d'un exposé gratuit sur la littérature.

SOURCE DES IMAGES
Canadiana

COLLECTION DES PLUS BELLES PAGES

Alfred de Vigny^{CE}

LIVRE MYSTIQUE. — LIVRE ANTIQUE

LIVRE MODERNE. — LES DESTINÉES. — CINQ-MARS. — STELLO

SERVITUDE ET GRANDEUR MILITAIRES

DAPHNÉ. — QUITTE POUR LA PEUR. — CHATTERTON

JOURNAL D'UN POÈTE. — CORRESPONDANCE

APPENDICE

NOTICE PAR JEAN DE GOURMONT

AVEC UN PORTRAIT



PARIS
MERCURE DE FRANCE

XXVI, RUE DE CONDÉ, XXVI

ALFRED DE VIGNY

COLLECTION DES PLUS BELLES PAGES

PUBLIÉE SOUS LA DIRECTION DE
M. REMY DE GOURMONT

Série in-18 à 3 fr. 50 le volume.

RÉTIF DE LA BRETONNE, avec une notice et un portrait.	1 vol.
GÉRARD DE NEURAL, avec une notice et un portrait...	1 vol.
CHAMFORT, avec une notice et un portrait.....	1 vol.
RIVAROL, avec une notice et un portrait.....	1 vol.
HENRI HEINE, avec une notice et un portrait.....	1 vol.
ALFRED DE MUSSET, avec une notice de Jean de Gourmont et un portrait d'après Clésinger.....	1 vol.
TALLEMANT DES RÉAUX, avec une notice.....	1 vol.
STENDHAL (HENRI BEYLE), avec une notice de Paul Léautaud et un portrait d'après Södermark.....	1 vol.
CYRANO DE BERGERAC, avec une notice de Remy de Gourmont, un portrait et deux gravures anciennes	1 vol.
SAINT-SIMON, avec une notice d'Edmond Barthélemy et un portrait d'après Vanloo.....	1 vol.
HELVÉTIUS, avec une notice d'Albert Keim et un portrait d'après Vanloo.....	1 vol.
SAINT-ÉVREMONT, avec un portrait. Notice de Remy de Gourmont.....	1 vol.
L'ARÉTIN, avec un portrait. Notice de Guillaume Apollinaire.....	1 vol.
LIDEROT, avec un portrait. Notice de Jacques Morland.	1 vol.

Série in-16 à 3 fr. le volume.

THÉOPHILE, avec le portrait de Danet et une notice de Remy de Gourmont.....	1 vol.
SAINT-AMANT, avec une notice de Remy de Gourmont.	1 vol.
MAURICE DE GUÉRIN, avec une notice de Remy de Gourmont et un portrait.....	1 vol.
TRISTAN L'HERMITE, avec une notice de Ad. Van Bever, et un portrait d'après Daret.....	1 vol.
CARDINAL DE RETZ, avec une notice de Charles Verrier et un portrait d'après Philippe de Champaigne...	1 vol.



ALFRED DE VIGNY

COLLECTION DES PLUS BELLES PAGES

Alfred de Vigny

LIVRE MYSTIQUE. — LIVRE ANTIQUE

LIVRE MODERNE. — LES DESTINÉES. — CINQ-MARS. — STELLO

SERVITUDE ET GRANDEUR MILITAIRES

DAPHNÉ. — QUITTE POUR LA PEUR. — CHATTERTON

JOURNAL D'UN POÈTE. — CORRESPONDANCE

APPENDICE

NOTICE PAR JEAN DE GOURMONT

AVEC UN PORTRAIT

DEUXIÈME ÉDITION



PARIS

MERCURE DE FRANCE

XXVI, RUE DE CONDÉ, XXVI

—
MCMXIV

JUSTIFICATION DU TIRAGE :

100

PG
2477
AL
1914

Tous droits de traduction, d'adaptation et de reproduction réservés pour tous
pays.

ALFRED DE VIGNY

Alfred de Vigny est peut-être, dans le grand triumvirat romantique, celui qui représente le plus purement le romantisme : il est romantique de race et non d'influence, et c'est lui qui, à l'orchestre, donne le ton à Hugo.

Romantique de race ! Le romantisme fut, en effet, un état physiologique, une sorte de neurasthénie de la sensibilité ébranlée par la Terreur. Vigny fut un des plus sincères et des plus curieux malades de cette maladie du siècle, et son œuvre, une hautaine et impuissante réaction contre cette faiblesse. On sait maintenant que les romantiques furent des vaincus qui exaltèrent leur défaite. Vigny, lui, transmua cette défaillance en une sorte de scepticisme encore ému et inquiet : la Bible ne fut pas seulement pour lui, en effet, comme pour Hugo, un dictionnaire d'images ; il venait brouter là, aux étapes de la vie, l'herbe amère du sacrifice. Chez lui, le janséniste, de vieille souche, a résisté à toutes les cultures, et, ce paganisme qui l'a tant troublé

philosophiquement (on en perçoit la hantise déjà nietzschéenne dans *Daphné*), et même poétiquement à travers Chénier, il n'a, malgré tout, réussi qu'à le janséniser. Derrière toutes les négations hautaines de Vigny, il y a le Dieu d'*Athalie*.

On n'a pas assez dit combien l'œuvre de Vigny était racinienne dans sa forme et dans sa pensée : c'est le même art et c'est le même cruel mysticisme, dont la source vient directement de Port-Royal. C'est par Vigny que se continue cette tradition littéraire. A côté de lui, Hugo apparaît comme un parvenu qui s'est trouvé une généalogie littéraire dans Chateaubriand.

Dans *Moïse*, dans *Eloa* et jusque dans *les Destinées*, on trouverait des vers d'une facture purement racinienne; si bien que cette révolution poétique dont Vigny fut un des initiateurs est la vraie et directe continuation du classicisme.

C'est dans *le Journal d'un Poète* que Vigny nous a laissé la confession de sa vie et l'expression de sa philosophie. Car, aventure presque unique, ce poète est un penseur, et ses poèmes satisfont davantage notre intelligence que notre sensibilité. Dans chacune de ses poésies, une idée est enfermée, comme une goutte de sang dans une pierre transparente. A ce point de vue, Vigny est le premier des symbolistes et les poètes de cette école l'ont toujours reconnu comme leur maître. Ce poète

est un philosophe ! il est même plus philosophe que poète : la gloire, il a cru longtemps en elle, a-t-il écrit, mais « réfléchissant que l'auteur du *Laocoon* est inconnu, j'ai vu la vanité ».

« Il y a, d'ailleurs, en moi, ajoute-t-il, quelque chose de plus puissant pour me faire écrire, le *bonheur* de l'inspiration, *délire* qui surpasse de beaucoup le délire physique correspondant qui nous enivre dans les bras d'une femme. La *volupté* de l'âme est plus longue... L'extase morale est supérieure à l'extase physique. »

Ce que Vigny appelle ici le bonheur de l'inspiration serait plutôt le plaisir de la pensée. L'art pour Vigny était le moyen de fixer ses idées le plus exactement possible, sans les noyer dans un océan d'images selon la méthode de Victor Hugo. Il a écrit que le silence était la poésie même pour lui : « Eh quoi ! ma pensée n'est-elle pas assez belle par elle-même pour se passer du secours des mots et de l'harmonie des sons ! » C'est exagéré, puisqu'il n'y a pas de pensée sans les mots, mais il y a une sorte de dépit dans cette comparaison de sa pensée nette, d'une ligne pure et logique, et de la difficulté de la dessiner avec des mots. Il faut dire que Vigny vit dans l'abstrait, et que beaucoup de ses pensées ne découvrirent jamais leur voile, même pour lui.

Délire ! extase ! je crois bien qu'aucun démon secret ne le poussa à faire des vers. La poésie était

seulement pour lui un art plus parfait, plus difficile. Son honnêteté intellectuelle lui reprochait même le mensonge de la rime qui fait dévier la pensée : « Lorsqu'on fait des vers en regardant une pendule, on a honte du temps que l'on perd à chercher une rime qui ait la bonté de ne pas trop nuire à l'idée. » Serait-ce un blasphème d'insinuer que les poèmes philosophiques de Vigny auraient pu, auraient dû peut-être, être écrits en prose ? Vigny n'est pas un poète, au sens spontané du mot ; le vers ne s'impose pas à sa pensée ; il le lui impose. Baudelaire, qui descend de Vigny, littérairement, sera, lui aussi, un poète philosophe qui imposera le vers et le rythme à sa pensée.

On trouvera dans ce volume l'essentiel de l'œuvre de Vigny ; presque tous ses poèmes, car ce grand poète a écrit peu de vers ; — les épisodes les plus célèbres de ses trop longs romans, *Cinq-Mars* et *Stello*, et un fragment de *Daphné*, ouvrage auquel il pensa et travailla longtemps, mais qui n'est pas au point ; — les pages les plus caractéristiques et vraiment d'une gravité très belle de *Grandeur et Servitude militaires* ; — une comédie psychologique qui précéda et inspira le théâtre de Musset : *Quitte pour la peur*, théâtre de bon ton où l'on est un peu surpris d'entendre parler d'une façon si pure et si nuancée, aujourd'hui où les pièces de théâtre semblent écrites par des domesti-

ques qui ont écouté aux portes du salon ; — les dernières scènes de *Chatterton*, dont Vigny a voulu faire le symbole du poète maudit et de lui-même : sa conception subsiste encore.

Les lettres à Marie Dorval nous diront encore la qualité de sa passion et nous révéleront le Vigny secret d'une tendresse si profonde et si sincère. Il était de ces hommes hautains et orgueilleux qui ne croient pas s'humilier en agenouillant leur orgueil aux pieds d'une femme. Mais son adoration se fit tyrannique, obsédante, et lassa l'idole. Il est trop facile de reprocher à Marie Dorval de n'avoir pas su préserver le cœur de Vigny du désespoir : il fut lui-même son propre bourreau. Son intelligence avait bien compris qu' « on ne peut répandre son âme dans une autre âme que jusqu'à une certaine hauteur », mais sa sensibilité s'obstinait à vouloir envahir et submerger cette âme. Vigny se retrouva seul avec sa tristesse, mais son orgueil blessé se releva et il prit désormais l'attitude de son Moïse, isolé dans sa propre grandeur, génie qui ne peut communier avec les mortels :

Seigneur, vous m'avez fait puissant et solitaire !
Laissez-moi m'endormir du sommeil de la terre.

Il s'endormit du sommeil de la mort, sans espoir et sans désespoir, assuré que son œuvre était bon. De petits esprits, qui veulent tout ramener dans leur cercle étroit, ont parlé de la conversion de Vigny

rétrécissant ainsi à la fois son cerveau et sa philosophie. Nul, au contraire, n'eut plus nettement que lui la notion de l'identité de toutes les religions, et s'il fut respectueux des rites et des gestes de la religion de sa race, s'il fit en mourant le signe de la croix, il ne faut pas oublier qu'il a écrit, dans la maturité de sa pensée :

Gémir, pleurer, prier est également lâche.

JEAN DE GOURMONT.

Notes du mont Royal

www.notesdumontroyal.com

Une ou plusieurs pages sont omises
ici volontairement.

DAPHNÉ

LES LIVRES

Les figures parisiennes passaient, en effet, sous les flammes rougeâtres des lampions et des réverbères. Elles se teignaient de cette lueur, et comme la nuit était très sombre et dérobaient entièrement les corps à la vue, les deux observateurs crurent voir s'écouler mille milliers de têtes flottantes et ballottées sur les vagues d'une grande mer. Sur ces figures énergiques mais usées, vives mais pâlies la tristesse et l'insomnie, la sagacité, la défiance et la ruse se lisaient au premier regard. Chaque front portait quelque empreinte de ce découragement remuant d'une population sans joie et sans mélancolie, vigoureuse d'action, incertaine de ses vouloirs, abreuvée et soulée d'idées et d'émotions jusqu'à en perdre le goût et jusqu'à ne plus sentir poison ni contre-poison.

Comme tous s'en allaient au plaisir lentement et tristement ! Comme ils attendaient et désiraient quelque spectacle avec lequel ils pussent engager ce défi secret : « Pourras-tu m'émouvoir ? pourras-tu m'attendrir, m'effrayer ou m'enchanter ? » Les yeux dévorants regardaient à vide et flamboyaient sur des joues dévorées. De temps en temps des jeunes gens fatigués passaient vite et renversaient ce qui était devant eux, sans savoir pourquoi ils faisaient cela. Ils se mettaient à courir en se tenant

six de front, jetaient des cris sauvages dont ils ignoraient eux-mêmes le sens, puis s'arrêtaient et se regardaient entre eux, étonnés de n'être pas gais après des cris si joyeux. Abattus tout d'un coup, ils suivaient, la tête basse, le flot des autres têtes et ne parlaient plus. Des hommes, forts et larges d'épaules, arrivaient au milieu de tout cela et se faisaient place par leur propre masse. Ils élevaient, au-dessus des têtes, des fronts chauves et des bras robustes, et agitaient leurs chapeaux en signe de fête et d'allégresse coutumière, qui semblait une menace à quelqu'un ou à quelque chose. Ensuite, l'ennui les prenait et ils regardaient autour d'eux, d'un œil stupide et endormi. Les femmes enveloppaient leurs enfants dans leurs tabliers et se consolaient de la joie publique par leurs caresses secrètes ; elles promettaient à ces pauvres petits affligés un repos prochain, ou cherchaient à leur faire trouver beaux les feux grossiers et les noires fumées des lampions, dont l'odeur faisait pleurer et reculer ces malheureux à demi assoupis. Au milieu de tous, se parlaient à voix basse des hommes graves, dont les regards ne savaient où se prendre et qui cherchaient où se réfugier, forcés de descendre avec le courant. Mais lorsque les deux inséparables parvinrent aux bords de la rivière, ce fut là qu'ils trouvèrent la joie franche, et qu'en s'approchant il leur fut facile de démêler la cause des cris âcres, rudes, convulsifs, inextinguibles qu'ils entendirent. Des enfants et des femmes tiraient de l'eau des livres déchirés et des manuscrits souillés et mutilés par la fange, le plâtre et le sable. Des hommes à qui ils les passaient les rejetaient par plaisir au milieu du fleuve, et quand on voyait, dans la nuit, ces livres faire jaillir une petite lueur et s'engloutir, c'étaient de grands cris de joie. L'un de ces hommes, vêtu d'une blouse grisâtre, y mettait plus d'ardeur que les autres

et jouait ce jeu avec une sorte de haine sérieuse et réfléchie dont les deux observateurs s'étonnèrent. Ils s'approchèrent et le contemplèrent. Il était petit, musculeux, mais pâle et maigre, et roulait autour de lui des yeux défiants sous des tempes creusées. Trois jeunes garçons sejournaient avec des torches, à côté de lui, et s'amusaient à faire sécher des gravures coloriées et des dessins inconnus, que l'homme à la blouse poussait ensuite du pied et faisait glisser dans la boue jusqu'à la rivière.

— Voyons ce qu'il fait ainsi rouler sous ses sabots, dit le noir Docteur, et il se baissa pour prendre un des grands parchemins. Et, lisant tout bas les premières paroles qui s'y trouvèrent : — Plaisanterie sanglante — dit l'éternel Contempteur — du hasard !... *L'incendie de la bibliothèque d'Alexandrie par Omar!*

— En voici un, dit l'ouvrier en ricanant, — dont j'ai déjà déchiré la moitié, voulez-vous le reste ? cela vient de l'Archevêché (1).

Le Docteur Noir fut un instant sans répondre parce qu'il cherchait dans les traits de cet homme s'il avait dans les veines le sang des Arabes ou celui des Huns. Puis sortant de sa distraction, tout d'un coup :

— C'est encore trop gros, — dit-il, — vous pouvez en déchirer encore un peu pour rallumer les lampions qui s'éteignent.

— Oui ! — dit l'homme, — vous faites l'indifférent pour l'avoir tout entier, mais non pas. Encore une poignée de paroles — dit-il — à la rivière !

Et il fit sauter les lettres grecques de la main la plus vigoureuse qui jamais ait découpé en pièces les feuilles d'un livre méprisé et sublime.

— A nous deux, — dit le noir Docteur avec un sang-froid plus hardi que jamais. — Il croit nous faire peine,

(1) La scène décrite ici est le sac de l'Archevêché (14 février 1831).

— poursuivait-il en regardant Stello, — comme si personne pouvait savoir mieux que nous l'inutilité des idées dites ou écrites. A nous deux, l'ami ! déchirons et noyons les livres, ces ennemis de la liberté de chacun de nous, ces ennemis du loisir qui prétendent nous forcer de penser, chose odieuse, fatigante et maudite ! nous forcer de savoir ce que l'on a senti avant nous, et nous faire croire que l'on gagne quelque chose à se connaître ! Fi donc ! nous sommes bien au-dessus du passé à présent !

Ici l'homme ne comprit plus et, quand il vit le Docteur arracher lui-même des feuilles et les jeter à l'eau, il resta stupéfait.

— Prenez le reste si vous voulez, — dit-il, et, pour quelques pièces d'argent, il lâcha les manuscrits ses ennemis, comme un os sur lequel il n'avait plus de joie à mordre.

— Après tout, — dit-il en haussant les épaules et regardant ses trois enfants, — qu'est-ce que ça nous fait à nous ? Nous ne savons pas ce qu'on veut, mais nous savons bien ce qu'on nous ôte. Tiens, Paul, voilà l'argent, va jouer avec ça, ne t'inquiète pas de demain, va, tous les jours j'ai à recommencer, j'y suis habitué ; va jouer, va avec tes frères, va, Paul. Messieurs, je me nomme Jean Loir, ouvrier tourneur.

Et il s'en alla sans saluer.

Les trois enfants laissèrent s'éloigner leur père et vinrent apporter à Stello le reste des parchemins qui volaient sur les pavés. Ils coururent à lui, dès qu'ils le virent, les bras ouverts et le cœur en confiance, sans savoir pourquoi ; et sans savoir non plus, ils firent le tour du Docteur Noir à quelques pieds de distance, comme on s'éloigne d'un feu trop ardent. Puis ils retournèrent au bord de l'eau, pour rattraper les livres qui

nageaient et que depuis deux jours charriait la rivière. C'était un des divertissements les plus grands, dans ces jours-là, parmi cette partie du peuple, que de voir les livres venus du côté de l'île Saint-Louis se heurter contre les arches des ponts et flotter à côté des radeaux. Rien n'eût pu remplacer ces joies de la destruction, et le sourire de la victoire, sur le visage de la plupart des spectateurs, semblait poursuivre les ombres des immortels qui avaient passé les courtes heures de leur vie à léguer leurs pensées et leurs adieux aux ingrats qui les faisaient périr une seconde fois.

Stello et le Docteur Noir marchaient de front au milieu de cette multitude et suivaient, aussi vite qu'ils le pouvaient faire, la jeune sœur grise qui passait, les yeux baissés, et à qui les plus gais ou les plus irrités faisaient place. Des deux rêveurs, l'un voyait avec commisération, l'autre avec mépris cette masse confuse. La nuit devenait plus sombre, et la pluie ne cessait de laver les quais et d'éteindre les lampions ; mais des groupes se formaient autour des lanternes des boutiques ambulantes, sous les arcades des palais et les portes des grandes maisons. Les femmes mettaient leurs robes sur leurs têtes ou se cachaient sous des parapluies rouges larges à couvrir une famille, mais leur curiosité ardente les tenait amassées autour de l'accident inespéré, qui retenait les hommes dans les chemins. L'essentiel était de ne pas rentrer chez soi. Le mobile de la plupart des actions de la rue est l'ennui de la maison. L'occasion était rare et avidement saisie. On n'a pas tous les soirs de ces émotions ; chaque homme voulant voir agir les autres, personne ne s'en allait. Ces spectateurs de rien étaient spectacle l'un à l'autre. Les seules victimes de cette nuit étaient des victimes muettes, des feuilles éparses et dédaignées qui roulaient dans l'ombre,

vers la mer, entre les hautes murailles du fleuve. On les voyait passer par entassements énormes quelquefois, et figurer de larges radeaux, sur lesquels un homme aurait pu s'embarquer. Elles voyageaient ainsi de concert entre les quais, et puis elles se séparaient comme désespérant de leur salut. Quelques agrafes dorées se décrochaient, et tout s'enfonçait dans l'eau paisible et se perdait aux yeux parmi les nuances pâles des lames de la rivière. Parfois de longues pages des manuscrits antiques se déroulaient lentement sur les vagues et traînaient comme les voiles d'une vestale ; leurs plis paraissaient se gonfler en nageant et faire des efforts pour montrer les trésors que l'esprit du temps allait perdre pour toujours. Quelques enfants alors se jetaient à la nage, mais il y avait des hommes qui les suivaient et leur défendaient de secourir les feuilles à demi submergées, — pauvres restes du passé qui avaient glorieusement traversé l'océan des siècles barbares et qui devaient ainsi faire naufrage dans la cité des lumières.

LE PAYS LATIN

A mesure que les silencieux observateurs s'éloignaient des quais, la foule devenait moins épaisse, les groupes plus rares, les rues plus étroites et plus sombres. Les maisons hautes et sans lumières, avec leurs toits aigus, n'avaient d'éveillé que quelques mansardes où brillait de loin en loin un flambeau mélancolique, isolé, ouvert comme un œil, s'éteignant et se rallumant comme les efforts d'une paupière fatiguée, dans une veille pénible. Des vieux murs allongeaient partout leurs angles tout usés et leurs hautes bornes où se plaçaient en embusca-

des, autrefois, les tumultueux étudiants des vieilles universités. Les gouttières prolongeaient leurs longs museaux et faisaient tomber leurs ruisseaux sur les petits pavés aigus; et les petites portes, ornées de quelques rares sculptures, s'enfonçaient sous les arcades basses et noires.

— C'est ici que tout respire la passion du savoir ! C'est ici, c'est dans l'une des ruelles où nous sommes, — disait Stello en marchant, — que rôdait la nuit Abailard amoureux, fuyant ses élèves enthousiastes qui, cachés derrière les hautes bornes, cherchaient à le voir passer et dont le cœur battait en distinguant, à l'angle des murs, le profil romain du jeune sage. Il marchait comme nous, en rêvant, et rêvait à l'*optimisme* ressuscité depuis et dont il fut le premier chef ; il rêvait au péché originel et tâchait de s'affermir dans ses distinctions subtiles, se répétant que les hommes naissent sujets à la peine du péché, mais non au péché même. Mais son cœur l'interrompait en battant violemment, le dialecticien faisait un faux pas, et l'amoureux voyait Héloïse et ses pénitences voluptueuses. Elle était à genoux s'humiliant comme pécheresse et brûlante comme adorée maîtresse ; l'extase commencée par la prière allait s'achever par l'amour. Son front était appuyé sur le marbre, ses mains blanches étaient jointes au-dessus de ses cheveux noirs et sortaient jusqu'aux coudes des larges manches de son ample robe brune ; ses genoux ramassés sous les plis du vêtement touchaient presque sa poitrine ; un fouet chargé de rudes lanières de cuir était auprès d'elle, et elle attendait son maître en soupirant. Abailard n'y voulait pas penser trop tôt et s'arrêtait en s'appuyant sur cette pierre où nous voilà tous deux appuyés aussi ; il se rappelait saint Bernard, son grand ennemi, et le dialecticien marchait d'un pas plus ferme et plus lent.

Possédé par l'étude, son démon familier, il préparait pour le lendemain les triomphes de sa parole, et, se souvenant de cette armée jeune et savante qu'il avait à conduire, il songeait à provoquer saint Bernard dans un terrible duel théologique devant le pape. Ce tournoi futur enflammait sa pensée et l'empêchait de sentir l'autre aiguillon d'amour qui le faisait marcher. Sur chacune de ces petites fenêtres, de la rue où nous sommes, il voyait la tête étonnée d'un cardinal vaincu, et les ornements de ces grillages lui paraissaient les cordons rouges des barrettes qui s'inclinaient pour le saluer au concile de Soissons. Il lui arrivait de prononcer à haute voix des paroles latines qui lui devaient servir à résumer fortement son audacieuse pensée d'examen et de liberté. Il étendait les bras et disait d'une voix sombre ces mots mémorables par lesquels il déclara que le témoignage de la raison pouvait s'élever contre la révélation : *Argumentum est ratio quæ rei dubiæ fidem facit.*

« Ensuite il s'arrêtait comme pour écouter les applaudissements de ses trois mille élèves à Saint-Denis. — Et il reprenait sa marche, touchait du plat de la main ce vieux pan de muraille que je touche en disant : « Ils n'ont rien à me répondre ! Ils sont abattus ! » Et puis il frappait sa poitrine et voyait une triple couronne d'étoiles sur sa tête quand il parcourait d'un regard intérieur son *Traité de la Trinité*. Le Paraclét, colombe divine, volait devant lui, toute blanche, à travers les ombres, et sur une maison que surmontaient trois petites flèches aiguës, tournoyait et voltigeait, en soupirant, l'Esprit divin. Une porte pesante, étroite, verrouillée, cadénassée, chargée de barres de fer, comme celle-ci, s'ouvrait doucement, et il entrait sans faire plus de bruit que n'en fait cette jeune religieuse en soulevant son voile noir pour regarder si nous la suivons. Des tapis épais prévenaient

le bruit de ses chaussures éperonnées, des tapisseries lourdes et doubles servaient de portes aux petites chambres et une main amoureuse les soulevait devant lui, tout le long des corridors tournants. O profanations involontaires ! Mélanges ineffables de l'amour, de la sainteté et de la science que personne encore n'a compris entièrement. Soupîrs mystiques et passionnés d'un amour énergique et pieux à la fois ! Doubles extases des âmes exaltées et des jeunes corps enflammés d'amour ! Cris et sanglots échappés de la jeune fille savante et amoureuse, vous étiez jetés en langage romain par ces lèvres françaises, exhalés en paroles mortes de ce cœur où redoublait la vie et dont les flammes eussent suffi pour la rendre à un monde éteint. O Héloïsta ! Héloïsta ! O mademoiselle de Montmorency ! Vous parlez, vous aimez, vous priez, vous gémissiez comme une vestale, comme une martyre latine, enivrée par les Bacchantes ! O sainte ! O amante ! O savante sublime de dix-sept ans ! Je vous entends, je vous vois, triple déesse ! Trois fois purifiée par l'expiation du cloître ! Vous ouvrez vos bras au maître adoré qui vous a tout enseigné des choses du ciel et de la terre. Vous êtes agenouillée devant lui, vous lui baisez les mains en pleurant, *Ancilla ! soror ! uxor tua !* Oui, ta servante, ta sœur, ta femme ! Abailard ! Non pas ta femme, non, cela m'ôterait la gloire d'aimer ! *Amore ! amore immoderato complexa sum !* Je veux, je veux tes volontés, tes voluptés ! *Voluntates, voluptates tuas !* En vérité, en vérité, je crains plus, mon unique ami, de vous offenser que d'offenser Dieu ; j'aime mieux plaire à vous qu'à lui : *te magis offendere quam Deum vereor.* — Mais lui, épouvanté de ces paroles, posait sa main sur la bouche impie de sa brûlante élève et l'asseyait, toute tremblante, sur ses genoux, assis lui-même sur un long fauteuil près des hauts chenets de

fer doré, sous la voûte d'une grande cheminée noire, et la flamme jetait des rougeurs vacillantes sur les joues brunes d'Héloïse, et pénétrait sous les arcs réguliers de ses sourcils, et l'âtre se peignait dans ses larges prunelles sombres, tantôt endormies, tantôt foudroyantes. Et bientôt perdus dans les échanges célestes de pensées mystiques et de caresses dévorantes, ravis à la fois par l'âme et les sens, ils ne parlaient plus, ils ne pensaient plus, ils ne voyaient plus.

— Voilà, voilà le côté divin de cette histoire — interrompt le noir Docteur, — mais le côté humain, où est-il ? Ne le verrez-vous jamais, ô Stello, Stello ? Ce *Pays latin* où nous marchons l'a vu au douzième siècle, quand l'homme était précisément ce qu'il est ce soir et sera dans douze autres âges, et si...

En parlant il frappait les murs et les pavés de sa canne avec un froid dédain, comme fatigué d'eux, de ce qu'il venait de dire et même de ce qu'il pensait intérieurement et se tut pendant environ cent pas. Puis, se souvenant tout à coup de ce dont il avait parlé et rattrapant au vol ses idées dont il faisait peu de cas :

— Vos chers vieux murs à ogives moresques et arabes, ogives avec lesquelles les poètes de notre temps ne cessent de faire joujou en enfants qu'ils sont, vos chères colonnettes, vos gargouilles grossières comme leurs noms, tous ces trèfles de l'Alhambra dont les personnages du moyen âge sont les rois, les dames et les valets que vous ne cessez de mêler, couper et mêler jusqu'à satiété complète ; tous ces chers, vieux, sales murs ont revu Abailard bien différent de ce qu'il est dans votre souvenir. Il fut tel, il est vrai, dans la fraîcheur de cet amour. Mais, ô égoïste et tyrannique professeur ! il n'était plus homme, et par sombre jalousie il ne voulut pas que la belle Héloïse fût encore femme. Combien elle lui

fut supérieure, grand Dieu ! et combien le cœur de la femme est plus près que le nôtre du cœur de l'ange !

« Cette Magdeleine sans repentir est-elle assez au-dessus de cet homme que des arguments et des arguties consolent, elle qui ne veut pas et ne voulut jamais être consolée, dans sa naïve et franche désolation ! Le cœur de la femme brûle et fume sans cesse sur l'autel comme une sainte hostie toujours saignante ; elle obéit, elle prie, elle est abbesse, mais toujours, toujours amante, elle écrit et supplie pour obtenir la grâce d'une réponse. Le cerveau l'emporte chez l'homme et il se félicite d'être débarrassé du reste. Sa victime est incarcérée, il est tranquille. Il ne se désespère point, il ne souhaite point de mourir, au contraire, et il se félicite d'être aussi dégagé de la chair que le saint rhéteur Origène, et sans avoir à se le reprocher, de n'avoir plus une distraction à sa dialectique, sa vraie maîtresse. C'est la dialectique qu'il adore et par laquelle il veut vivre, vivre gras et honoré. S'il s'afflige encore, car cela lui arrive, de quoi s'afflige-t-il ? C'est d'une thèse, une thèse blâmée par un concile. Il souffre dans sa chère dialectique. La veuve religieuse, éloquente sans le vouloir être, s'était prêtée à l'étude par amour de son amant, mais une fois l'amant retranché du monde, elle n'aime plus rien, elle ne peut même plus prier parce que les ailes de l'amour n'emportent plus au ciel ses oraisons. Au milieu du sacrifice divin — *inter missam solemniam*, — elle ne se repent pas des fautes commises, mais se représente en rêve et regrette les fautes perdues : *voluptatum phantasma*, les fantômes de ses voluptés.

« Elle se frappe, elle s'accuse, pleure d'une bonté adorable, d'avoir causé l'infortune de son amant. Les grands hommes trouveront-ils toujours leur perte dans les femmes ! s'écrie-t-elle, *la femme est plus amère*

que la mort. Elle se déteste, elle se maudit. — Et lui ? C'était de son ennemi saint Bernard qu'il était occupé lorsqu'il revint ici, dans ce *Pays latin* où nous passons, ce pays des thèses, des synthèses et des hypothèses, ce royaume de la dispute inutile.

— Dites : de la *recherche perpétuelle de la vérité!*
 — interrompit l'exalté Stello en marchant à plus grands pas. — Ici les murs ont tous été frappés par des fronts et des crânes remplis d'ardentes pensées. Quel est celui de ces murs qui n'a pas reçu mille coups de canif en dedans et de poignard en dehors ? Ah ! courage de la pensée conquérante, oserons-nous encore vous méconnaître ? Non ! S'il semble moins faible par le cœur, Abailard ne fut pas moins passionné, mais en grand homme. Il fut maître de son malheur, et maître de sa maîtresse. Il s'éleva au-dessus de son infortune en faisant plus grand bruit de ses œuvres que de son demi-assassinat, et vaincu par six bourreaux dans un des angles de ces murailles, il fut vainqueur par l'éloquence, à ce couvent de Cluny, dont les moines voulurent l'empoisonner pour se venger de son éclat. Il eut cette récompense divine de trouver sur la terre une femme digne de lui et assez forte pour lui obéir, pour enlever à la vue des hommes un corps inutile à leur amour, et pour lui conserver son âme ardente et chaste comme un brûlant séraphin. En elle alors il put verser en paix, et en toute confiance, les grandes douleurs des combats de la pensée et les nobles peines du génie trahi.

Notes du mont Royal

www.notesdumontroyal.com

Une ou plusieurs pages sont omises
ici volontairement.

TABLE

NOTICE	5
--------------	---

POÉSIES

LIVRE MYSTIQUE :

Moïse.	11
Eloa.....	15

LIVRE ANTIQUE :

La Femme adultère.....	40
La Dryade.....	45

LIVRE MODERNE :

Dolorida.....	50
Le Cor.....	54

PARIS :

Elévation	58
-----------------	----

LES DESTINÉES :

Les Destinées.....	68
La Maison du berger.....	73
La Colère de Samson.....	84
La Mort du Loup.....	89
Le Mont des Oliviers.....	92
L'Esprit pur.....	97

POÉSIES DIVERSES :

Dédicace de « La Maréchale d'Ancre ».....	100
Iambes.....	101
Pâleur.....	101
Stances.....	102

ROMANS

CINQ-MARS :

Préface.....	103
Le Travail.....	112
Les Prisonniers.....	143
La Fête.....	176

STELLO :

Histoire d'une puce enragée.....	197
Continuation de l'histoire que fit le Docteur-Noir.....	201
Un Credo.....	203
Demi-folie.....	205
Suite de l'histoire de la puce enragée.....	211
Amélioration.....	218
Un Grabat.....	219
La Maison Lazare.....	222
Une Jeune mère.....	226
Une Chaise de paille.....	232
Une Femme est toujours un enfant.....	236
Le Réfectoire.....	240
Le Caisson.....	259
La Maison de M. de Robespierre.....	262
Un Législateur.....	269
La Promenade croisée.....	273
Un petit divertissement.....	276
Un Soir d'été.....	289

SERVITUDE ET GRANDEUR MILITAIRES :

Souvenirs de servitude militaire.....	293
Laurette ou le cachet rouge.....	316
Souvenirs de grandeur militaire.....	349
Le dialogue inconnu.....	351

DAPHNÉ :

Les Livres.....	367
Le Pays latin.....	372

THÉÂTRE

QUITTES POUR LA PEUR.....	379
CHATTERTON.....	416

JOURNAL D'UN POÈTE

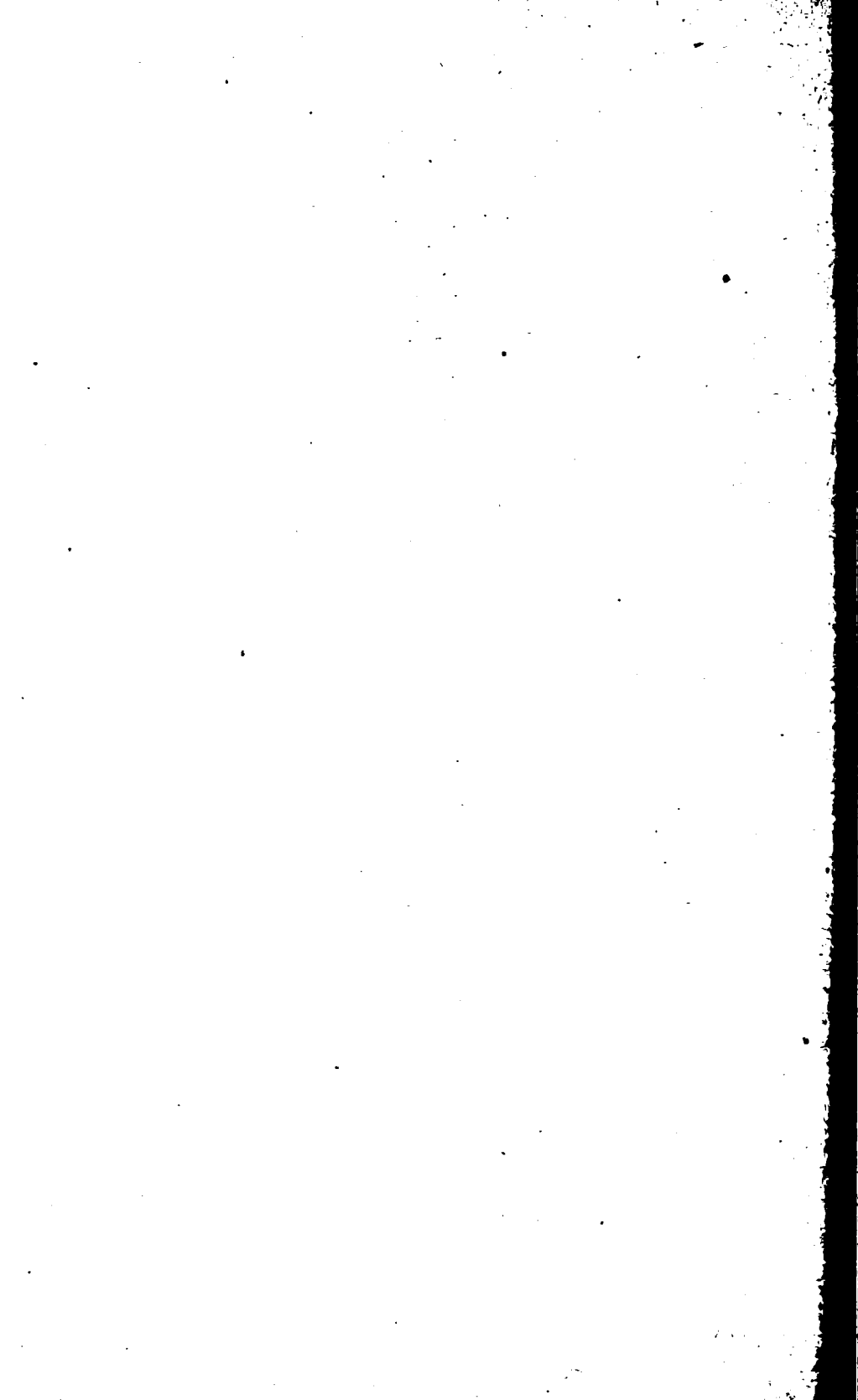
1824.....	426
1829.....	429
1830.....	431
1832.....	433
1833.....	435
1834.....	439
1835.....	442
1836.....	444
1838.....	446
1839.....	447
1840.....	448
1842.....	450
1843.....	453
1844.....	456
1842-1845.....	457
1846.....	464

CORRESPONDANCE

A BRIZEUX.....	466
A MARIE DORVAL.....	469
A SAINTE-BEUVE.....	473
A MARIE DORVAL.....	476
A LA VICOMTESSE DU PLESSIS.....	477
A UNE AMIE.....	487
A LA VICOMTESSE DU PLESSIS.....	489
A BAUDELAIRE.....	490
A LA VICOMTESSE DU PLESSIS.....	491

APPENDICE

BIOGRAPHIE.....	497
UN ROMAN OUBLIÉ D'ALFRED DE VIGNY.....	512
VIGNY JUGÉ PAR SAINTE-BEUVE.....	520
QUELQUES AMIS ANGLAIS D'ALFRED DE VIGNY.....	521
BIBLIOGRAPHIE ET ICONOGRAPHIE.....	524



ACHEVE D'IMPRIMER

le vingt avril mil neuf cent quatorze

PAR

G. ROY

A POITIERS

pour le

MERCURE

DE

FRANCE